

Serge Daney

Persévérance

Entretien avec Serge Toubiana



P.O.L.





Persévérance

DU MÊME AUTEUR

chez le même éditeur

L'Exercice a été profitable, Monsieur, 1993

Le Salaire du Zappeur, 1993

L'Amateur de tennis, 1994

La Maison cinéma et le monde – 1. Le Temps des *Cahiers* 1962-1981, 2001

La Maison cinéma et le monde – 2. Les Années *Libé* 1981-1985, 2002

chez d'autres éditeurs

La Rampe, Gallimard/*Cahiers du cinéma*, 1983

Ciné journal, *Cahiers du cinéma*, 1986

Devant la recrudescence des vols de sacs à main, *Aléas*, 1991

Itinéraire d'un ciné-fils, *Jean-Michel Place*, 1999

Serge Daney

Persévérance

Entretien avec Serge Toubiana

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

© P.O.L éditeur, 1994
ISBN : 2-86744-321-0

www.pol-editeur.fr

Préface

à Huguette Daney

C'était à la fin de décembre 1991, entre Noël et le jour de l'An. Quelques jours avant de me rendre en Israël à l'occasion d'une « Semaine des Cahiers du cinéma », je rendais visite à Serge Daney, déjà malade.

Comme d'habitude, notre tour d'horizon abordait différents sujets : les films du moment, la situation des Cahiers, le lancement de sa revue Trafic. Et puis, l'état de santé de Serge... Au détour, il évoquait également son désir d'écrire un livre, dans sa tête le dernier, dont il avait déjà choisi le titre : Persévérance. Ce devait être un « vrai » livre, ceux qu'il avait fait paraître jusqu'alors étant des recueils d'articles.

Il me disait vouloir prendre à bras-le-corps le matériau de sa vie même de cinéophile, afin d'en faire le récit. Il avait clairement en tête que ce livre commencerait par l'évocation du travelling de Kapo, en référence à l'article que Jacques Rivette avait écrit en juin 1961 dans les Cahiers du cinéma, dénonçant le film de Gillo Pontecorvo.

Cet article avait eu un impact considérable sur Serge, qui n'avait alors que dix-sept ans, provoquant un choc esthétique et moral qui devait décider de son destin de futur critique des Cahiers du cinéma. Tout au long des années soixante-dix et quatre-vingt, nous avons souvent évoqué ensemble l'article de Rivette, ainsi que sa fameuse « Lettre sur Rossellini »¹, deux textes qui contribuèrent au fondement de l'édifice critique d'une revue comme les Cahiers.

Serge y revenait sans cesse, inscrivant son parcours intellectuel dans la filiation théorique de ces deux textes : les camps de concentration, l'impossibilité qu'avait le cinéma de continuer à raconter des histoires en « oubliant » Hiroshima, la rupture du cinéma moderne, Rossellini et Godard... Cet itinéraire théorique me demeurait en partie obscur, je n'en avais encore qu'une conscience assez floue, abstraite, me contentant de suivre Daney dans sa pensée, lui faisant plus confiance que manifestant ma réelle compréhension ou ma réelle adhésion. Il me manquait un maillon, celui que Serge allait dévoiler devant moi plus tard...

Au cours de cette visite de fin décembre, comme à chaque fois que je passai le voir rue Traversière, je demandai à Serge où en était Persévérance. Trafic occupait pratiquement tout son temps, lui prenait ce qu'il lui restait d'énergie. C'était ce à quoi il tenait le plus. Le reste, il le consacrait à recevoir ses amis et à leur parler. Mais je voyais sa tristesse, et même son amertume, de ne pas avoir assez de force pour entreprendre ce livre.

Cette année 1991 finissait bizarrement. Depuis quelques mois, un malaise s'était installé entre nous, il m'en voulait à cause d'un épisode dont je vais faire état. J'avais beau faire amende honorable, ce non-dit demeurait pesant. Je me sen-

tais coupable, il me fallait donner à Serge une preuve de mon amitié.

En le quittant ce jour de fin décembre, je décidai de lui envoyer aussitôt un mot lui proposant d'entreprendre avec lui, dès mon retour de voyage, un long entretien au magnétophone, qui lui servirait de point de départ pour écrire son livre. Je lui suggérai également de quitter ensemble Paris, quelques jours, pour être tranquilles.

A mon retour, un petit mot signé S.D. daté du 4 janvier 1992 : « Ta lettre me touche évidemment beaucoup. Cela ajoutait à ma tristesse, ce soupçon (égoïste) que tu n'étais pas "de mon côté". Ce livre d'entretiens, c'est ce qu'on aurait dû faire il y a un an. Cette fois-ci, c'est ma faute. Je me suis, comme toujours, éparpillé et le gâchis est réel. On peut essayer de faire à deux ce drôle de projet (une "ciné-biographie"). Plutôt vite. »

Un an auparavant, c'était effectivement de ma faute. Serge m'en avait voulu de n'être pas à ses côtés lors de l'« affaire Berri ». Pour ceux qui l'ignorent ou qui ont oublié, il faut rappeler que Claude Berri avait assigné Libération, à la suite d'un article particulièrement inspiré de Serge contre Uranus. Berri avait obtenu un « droit de réponse », faible sur le fond et médiocre dans la forme, qui se terminait par un vulgaire « Tchao ma poule ». C'était une première qu'un cinéaste obtienne par voie d'huissier droit de réponse à un article non diffamatoire. Serge avait été profondément blessé du fait que cette réponse soit publiée sans que quiconque, au sein de Libération, son journal, prenne sa défense.

Il en voulait aussi à ses amis, dont moi. Il avait raison, je ne m'étais pas montré solidaire, je ne l'avais pas réconforté.

Le climat était étrange, nous étions en pleine guerre du Golfe...

Par la suite, nous nous en sommes expliqués mais cet épisode a laissé des traces. Serge ne ratait pas une occasion d'y revenir, il en était à un stade de sa vie où il faisait les comptes, avec une extrême lucidité, sans indulgence envers lui-même comme envers les autres. C'était ainsi, et la seule preuve d'amitié eût été d'être là.

Il m'avait écrit : « Plutôt vite. » En fait, il y avait urgence.

Début février, Serge se rendit à Marseille en compagnie de Raymond Bellour, à l'occasion d'un séminaire sur le cinéma et d'une présentation en public de la revue Trafic.

Nous étions convenus de nous retrouver près d'Aix-en-Provence, à Eguilles, où j'avais réservé deux chambres à l'hôtel du Belvédère, du vendredi 7 au dimanche 9 février.

C'est là que se déroulèrent nos entretiens. Nos chambres étaient voisines. Je rejoignais Serge dans la sienne pour l'interroger, cela durait aussi longtemps que possible... Malgré sa fatigue, il parla de longues heures, ses idées étaient claires. Il faisait le récit de sa vie, celle d'un « ciné-fils » dont la ciné-biographie arrivait à son terme. Ce qui était très émouvant c'était de voir un ami qui, se sachant près de la mort, parlait avec facilité et intelligence de sa propre vie, de son enfance et de son parcours, sans aucun mot, aucune parole qui ne pointe le moindre sentiment de plainte ou d'injustice.

Moi qui le connaissais bien, j'ai appris à Eguilles des choses que j'ignorais, des choses qu'il n'avait jamais dites. A personne. Elles ne relèvent pas de l'aveu, ou de ce que banalement on pourrait rattacher à une forme d'auto-analyse, mais s'inscrivent plutôt dans le ruban d'un scénario personnel, maîtrisé et logique. Avec sérénité, Serge était en

train de ranger les dernières pièces d'un puzzle, celui de sa vie.

Je ne compris vraiment l'importance pour Serge de l'article de Rivette sur Kapo, film qu'il avouait d'ailleurs n'avoir jamais vu, que ce jour de février 1992 où, au cours de notre long entretien qui devait aboutir à ce livre, il me parla pour la première fois de son père, de cette figure pour lui inconnue et secrète. Ce jour-là, Serge boucla devant moi sa propre histoire, son itinéraire d'enfant né en 1944 – l'année de Rome, ville ouverte et de la découverte des camps – puis d'adolescent et de jeune homme qui, à travers l'amour du cinéma, allait écrire sa vie. C'est-à-dire la confondre avec une certaine histoire du cinéma. Le « travelling de Kapo », la « Lettre sur Rossellini », sa relation avec les Cahiers du cinéma, la défense de Straub et Godard articulée autour d'une esthétique de la résistance, l'amour des langues étrangères, le goût des voyages, le culte de l'amitié, le passage à Libération, la maladie, la naissance de Trafic... Soudain, l'inscription biographique faisait écho au discours théorique, lui donnant sa véritable portée.

Ce « maillon manquant » éclairait enfin pour moi l'itinéraire de Serge. Amis depuis vingt ans, ayant passé de nombreuses années, l'un en face de l'autre, dans le même bureau des Cahiers du cinéma, ce n'est que ce jour-là que je le compris, ce n'est que ce jour-là que je le connus.

Le retour Marseille-Paris en avion fut difficile. Dans l'aéroport, il me dit que c'était sans doute son dernier voyage, lui qui aimait tant voyager...

Sa volonté était d'aller vite. Je fis décrypter aussi vite que possible les bandes magnétiques, en les confiant à Anne-Marie Faux, qui travailla avec intelligence. Puis je remis le

tout à Serge. Il se promettait de retravailler ce premier jet. Il n'avait plus assez de force pour mener de front Trafic et cette tâche de réécriture. A chacune de mes visites, je lui demandais discrètement où il en était. « J'avance, j'avance... » J'avais des doutes.

*
* *

Un jour, il me dit qu'il avait entamé une première réécriture, sur son ordinateur. Il n'eut pas le temps de finir ce travail. Il est mort du sida le 12 juin 1992, cinq mois après nos entretiens d'Eguilles.

*
* *

J'ai longuement hésité à publier ce manuscrit, car seule la première partie de notre entretien a entièrement été revue par Serge Daney. Pour ceux qui connaissent son écriture, cela est visible : concision, sens du récit, évidence du style.

Quant à la seconde partie, je l'ai revue moi-même en essayant d'être le plus fidèle possible à ses propos.

Il m'est apparu évident que son article sur « le travelling de Kapo » devait ouvrir ce livre, car c'était l'intention de Serge Daney d'en faire le premier chapitre de son livre – il s'agit du dernier texte publié par lui dans Trafic.

Serge Toubiana.

NOTE

1. Lettre sur Rossellini, *Cahiers du cinéma* n° 46, avril 1955.

PREMIÈRE PARTIE

Le travelling de Kapo

Ce texte est paru dans le n° 4 de Trafic, automne 1992, P.O.L.

Au nombre des films que je n'ai jamais vus, il n'y a pas seulement *Octobre*, *Le jour se lève* ou *Bambi*, il y a l'obscur *Kapo*. Film sur les camps de concentration, tourné en 1960 par l'Italien de gauche Gillo Pontecorvo, *Kapo* ne fit pas date dans l'histoire du cinéma. Suis-je le seul, ne l'ayant jamais vu, à ne l'avoir jamais oublié ? Car je n'ai pas vu *Kapo* et en même temps je l'ai vu. Je l'ai vu parce que quelqu'un – avec des mots – me l'a *montré*. Ce film, dont le titre, tel un mot de passe, accompagna ma vie de cinéma, je ne le connais qu'à travers un court texte : la critique qu'en fit Jacques Rivette en juin 1961 dans les *Cahiers du cinéma*. C'était le numéro 120, l'article s'appelait « De l'abjection », Rivette avait trente-trois ans et moi dix-sept. Je ne devais jamais avoir prononcé le mot « abjection » de ma vie.

Dans son article, Rivette ne racontait pas le film, il se contentait, en une phrase, de décrire un plan. La phrase, qui se grava dans ma mémoire, disait ceci : « *Voyez cependant, dans Kapo, le plan où Riva se suicide, en se jetant sur les barbelés électrifiés : l'homme qui décide, à ce moment, de faire un tra-*

velling avant pour recadrer le cadavre en contre-plongée, en prenant soin d'inscrire exactement la main levée dans un angle de son cadrage final, cet homme n'a droit qu'au plus profond mépris. » Ainsi un simple mouvement de caméra pouvait-il être le mouvement à ne pas faire. Celui qu'il fallait – à l'évidence – être abject pour faire. A peine eus-je lu ces lignes que je sus que leur auteur avait absolument raison.

Abrupt et lumineux, le texte de Rivette me permettait de mettre des mots sur ce visage-là de l'abjection. Ma révolte avait trouvé des mots pour se dire. Mais il y avait plus. Il y avait que la révolte s'accompagnait d'un sentiment moins clair et sans doute moins pur : la reconnaissance soulagée d'acquérir ma première certitude de futur critique. Au fil des années, en effet, « le travelling de *Kapo* » fut mon dogme portatif, l'axiome qui ne se discutait pas, le point limite de tout débat. Avec quiconque ne *ressentirait* pas immédiatement l'abjection du « travelling de *Kapo* », je n'aurais, définitivement, rien à voir, rien à partager.

Ce genre de refus était d'ailleurs dans l'air du temps. Au vu du style rageur et excédé de l'article de Rivette, je sentais que de furieux débats avaient déjà eu lieu et il me paraissait logique que le cinéma soit la caisse de résonance privilégiée de toute polémique. La guerre d'Algérie finissait qui, faute d'avoir été filmée, avait soupçonné par avance toute représentation de l'Histoire. N'importe qui semblait comprendre qu'il puisse y avoir – même et surtout au cinéma – des figures taboues, des facilités criminelles et des montages interdits. La formule célèbre de Godard voyant dans les travellings « *une affaire de morale* » était à mes yeux un de ces truismes sur lesquels on ne reviendrait pas. Pas moi, en tout cas.

*
* *

Cet article avait été publié dans les *Cahiers du cinéma*, trois ans avant la fin de leur période jaune. Eus-je le senti-

ment qu'il n'aurait pu être publié dans aucune autre revue de cinéma, qu'il appartenait au fonds *Cahiers* comme moi, plus tard, je leur appartiendrais ? Toujours est-il que j'avais trouvé ma famille, moi qui en avait si peu. Ainsi donc, ce n'était pas seulement par mimétisme snob que j'achetais les *Cahiers* depuis deux ans et que j'en partageais le commentaire ébahi avec un camarade – Claude D. – du lycée Voltaire. Ainsi, ce n'était pas pure lubie si, au début de chaque mois, j'allais coler mon nez à la vitrine d'une modeste librairie de l'avenue de la République. Il suffisait que, sous la bande jaune, la photo noir et blanc de la couverture des *Cahiers* ait changé pour que le cœur me batte. Mais je ne voulais pas que ce soit le libraire qui me dise si le numéro était paru ou non. Je voulais le découvrir par moi-même et l'acheter froidement, la voix blanche, comme s'il se fût agi d'un cahier de brouillon. Quant à l'idée de m'abonner, elle ne m'effleura jamais : j'aimais cette attente exaspérée. Que ce soit pour les acheter, puis pour y écrire et enfin pour les fabriquer, je pouvais bien rester à la porte des *Cahiers* puisque, de toute façon, les *Cahiers* c'était « chez moi ».

Nous étions une poignée, au lycée Voltaire, à être entrés subrepticement en cinéphilie. Cela peut se dater : 1959. Le mot « cinéphile » était encore guilleret mais déjà avec la connotation malade et l'aura rance qui le discréditeraient peu à peu. Quant à moi, je dus mépriser d'emblée ceux qui, trop normalement constitués, se gaussaient déjà des « rats de cinémathèque » que nous allions devenir pour quelques années, coupables de vivre le cinéma comme passion et leur vie par procuration. A l'aube des années soixante, le cinémonde était encore un monde enchanté. D'un côté, il possédait tous les charmes d'une contre-culture *parallèle*. De l'autre, il avait cet avantage d'être déjà constitué, avec une histoire lourde, des valeurs reconnues, les coquilles du Sadoul – cette Bible insuffisante –, une langue de bois et des

mythes tenaces, des batailles d'idées et des revues en guerre. Les guerres étaient presque finies et nous arrivions certes un peu tard, mais pas assez pour ne pas nourrir le projet tacite de nous réapproprier toute cette histoire qui n'avait pas encore l'âge du siècle.

Etre cinéophile, c'était simplement ingurgiter, parallèlement à celui du lycée, un autre programme scolaire, calqué sur le premier, avec les *Cahiers* jaunes comme fil rouge et quelques passeurs « adultes » qui, avec la discrétion des conspirateurs, nous signifiaient qu'il y avait bien là un monde à découvrir et peut-être rien moins que le monde à habiter. Henri Agel – professeur de lettres au lycée Voltaire – fut un de ces passeurs singuliers. Pour s'éviter autant qu'à nous la corvée des cours de latin, il mettait aux voix le choix suivant : ou passer une heure sur un texte de Tite-Live ou voir des films. La classe, qui votait pour le cinéma, sortait régulièrement pensive et piégée du vétuste ciné-club. Par sadisme et sans doute parce qu'il en possédait les copies, Agel projetait des petits films propres à sérieusement déniaiser les adolescents. C'était *Le Sang des bêtes* de Franju et surtout, *Nuit et brouillard* de Resnais. C'était donc par le cinéma que je sus que la condition humaine et la boucherie industrielle n'étaient pas incompatibles et que le pire venait juste d'avoir lieu.

Je suppose aujourd'hui qu'Agel, pour qui Mal s'écrivait avec une majuscule, aimait guetter sur le visage des adolescents de la classe de seconde B les effets de cette singulière révélation, car c'en était une. Il devait y avoir une part de voyeurisme dans cette façon brutale de transmettre, par le cinéma, ce savoir macabre et imparable dont nous étions la première génération à hériter absolument. Chrétien guère prosélyte, militant plutôt élitaire, Agel *montrait*, lui aussi. Il avait ce talent. Il montrait parce qu'il le fallait. Et parce que la culture cinématographique au lycée, pour laquelle il militait,

Ce livre est issu de l'entretien que Serge Daney et Serge Toubiana menèrent ensemble, durant trois jours, en 1991, dans la solitude d'une retraite amicale.

Pour Serge Daney, il s'agissait d'envisager enfin sa *ciné-biographie*, il s'agissait de prendre à bras-le-corps le matériau de sa vie même de *ciné-fils* et, comme le dit Serge Toubiana, de boucler « sa propre histoire, son itinéraire d'enfant né en 1944 – l'année de *Rome ville ouverte* et de la découverte des camps – puis d'adolescent et de jeune homme qui, à travers l'amour du cinéma allait écrire sa vie, c'est-à-dire la confondre avec une certaine histoire du cinéma ».



9 782867 443213

17 €
921502-5
ISBN : 2-86744-321-0
03-94



DIFFUSION C.D.E.
DISTRIBUTION SODIS